

Itinéraire d'un universitaire genevois [Ivo Rens]

Autor(en): **Grinevald, Jacques**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **60 (2010)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

eng verknüpft geschlechterspezifische Rollenerwartungen und -haltungen verknüpft waren.

Die Ära der weiblichen Definitionsmacht über den Kindergarten habe mit dem Strukturwandel, wie er sich in der Schweiz vor dem Hintergrund der Tertiärisierung der gesamten Lehrerinnen- und Lehrerbildung in der jüngst vergangenen Zeit vollzogen habe, ein Ende gefunden. Von dieser These geht die Autorin aus und verweist damit auf eine Eigenheit, wonach den Frauen in der Schweizer Gesellschaft über all die Jahre ein Freiraum im Vorschulbereich offen gelassen wurde. Die Leiterinnen der Berner Kindergartenseminare, die Nattiel-Soltermann porträtiert, haben diesen Freiraum zu nutzen gewusst. Über siebzig Jahre prägten sie nachhaltig eine Bildungsinstitution und übten einen Einfluss aus, der weit über den Kanton Bern hinausging. Die rund um das Rollenverständnis angelegten Spannungsverhältnisse sind jedoch unübersehbar. Dies zeigt sich prägnant in den Biografien dieser Leiterinnen zeigt.

Vor dem Hintergrund des schweizerischen Bildungsföderalismus mit seiner Gemeindeautonomie ist die Geschichte des Kindergartens in der deutschsprachigen Schweiz zu verstehen. Begleitend war ein retardierendes Rollenverständnis, das weit in die Nachkriegszeit hineinreichte. Dass es sich dabei um eine zeitgeschichtliche Studie handelt, zeigt sich zum einen in der gewählten Methode. Die Autorin erschliesst mittels narrativer Interviews in einem aufwendigen Verfahren teilbiografische Aspekte der Berner Kindergartenleiterinnen. Dank dieser Methode lassen sich genderspezifische Fragen und Themen überhaupt erst erfassen und angehen.

Zum anderen ist die Autorin in gewissen untersuchten Phasen selber «Zeitzeugin», wie es die eigenen biografischen Begebenheiten darlegen. Damit stellte sich ihr das Spannungsfeld persönlicher Erinnerung und wissenschaftlicher Zeitgeschichtsschreibung, mit dem sie in überzeugender Art transparent und kompetent umgegangen ist. Die Aussagen der interviewten Leiterinnen, die die Historikerin in ihre Arbeit einbaut, erschliessen interessante Einblicke in Herkunft, Ausbildung, pädagogische Leitvorstellungen sowie Professionsverständnis der Leiterinnen der ehemaligen Kindergartenseminare im Spannungsfeld zwischen weiblichem Herrschaftsanspruch und staatlicher Legitimation.

Der erste Beitrag der Reihe «Geschichte und Bildung» erfüllt damit genau die Ziele der beiden Herausgeber, die mit der Reihe eine Plattform für historische Bildungsthemen schaffen wollen. Ein Desiderat, das vergleichenden Fragen mit historischen Bezügen aus dem Bildungsbereich einen Platz geben will. Der Autorin gelingt im wörtlich anschaulichen Sinne ein ausserordentlich fein nivelliertes und präzise konturiertes Porträt einer fast dynastisch verbunden wirkenden Gruppe von Frauen, die die bernische Kindergartenlandschaft im Laufe des 20. Jahrhunderts massgeblich geformt und geprägt haben.

Karin Fuchs, Basel

Ivo Rens: **Itinéraire d'un universitaire genevois**. Bruxelles, Bruylant, 2009, 404p.

Professeur honoraire de l'Université de Genève, Ivo Rens – qui vient de se plier à l'autodiscipline de ce genre hybride qu'on appelle l'ego-histoire en publiant un élégant volume de mémoires modestement intitulé *Itinéraire d'un universitaire genevois* – n'est pas un inconnu dans les milieux universitaires. Nombre de juristes, d'internationalistes, d'historiens des idées politiques ou sociales, voire les fidèles lecteurs de la *Revue suisse d'histoire* seront probablement curieux de découvrir comment un jeune et brillant intellectuel, aux racines belges et algériennes mêlées

(avant l'indépendance de l'Algérie) s'engagea corps et âme, dès les années 1970, dans l'un des mouvements pacifistes et écologistes parmi les plus significatifs de l'histoire du «nouvel âge nucléaire»: la lutte – finalement victorieuse (en 1998) – contre le fleuron de la technocratie nucléaire française.

Une vingtaine d'années après le fameux manifeste Russell-Einstein (qui ne concernait pas les applications pacifiques de l'énergie atomique!), Ivo Rens, alors professeur d'histoire des doctrines politiques à la Faculté de droit de l'Université de Genève, réunissant un comité prestigieux et de très nombreuses signatures à travers toute l'Europe, fut la cheville ouvrière de l'Appel de Genève contre le surgénérateur Superphénix de Creys-Malville (Isère). *La Gazette de l'APAG*, organe de l'Association pour l'Appel de Genève fondée en 1978, fut transformée, en 1990, en une grande revue, *Stratégies énergétiques, Biosphère et Société* (désormais disponible en ligne), puis donna naissance à une collection de livres. Labeur énorme, bien au-delà du seul combat anti-nucléaire, héroïque aussi par son interdisciplinarité et sa vocation à promouvoir la «problématique mondiale» (Aurelio Peccei), à contre-courant de l'optimisme historique de l'idéologie du progrès et de la croissance, mené de front en plus de ses multiples responsabilités académiques par l'auteur de cet *Itinéraire* singulier.

Après son expérience diplomatique et internationale à l'Union interparlementaire (UIP), ponctuée de voyages outre-mer, et un passage, en Belgique, au cabinet du vice-premier ministre et ministre des affaires étrangères Paul-Henri Spaak, Ivo Rens, devenu père de famille, opta finalement pour la Faculté de droit de l'Université de Genève, où il fit, à partir de 1965, une rapide et brillante carrière de professeur d'histoire des doctrines politiques. Au début des années 1970, il fut élu président de l'Association des professeurs (APUG), favorable à la participation (avec les étudiants, assistants, chercheurs, personnel administratif); il fut aussi deux fois (1974–76 et 1991–93) président du nouveau Conseil de l'Université, jouant un rôle clé dans la mise en œuvre de la participation. A ce titre, les mémoires d'Ivo Rens feront partie des archives pour les futurs historiens de l'évolution de la vie universitaire suisse après Mai 68.

Juriste de formation et philosophe de vocation, notre historien des idées retrace avec précaution (car il sait «assez combien la mémoire est non seulement sélective mais faillible») les moments les plus décisifs de son enfance – il est le fils aîné de Jef Rens, socialiste et syndicaliste belge qui entrera dès 1944 au BIT, alors à Montréal jusqu'en 1948 – et de sa «jeunesse itinérante». Il s'agit des pages à mon sens les plus émouvantes, non seulement sur son père et sa mère (institutrice française d'Algérie), sur sa famille et ses proches, mais aussi par l'évocation – évidemment rétrospective! – de l'éveil d'une conscience par temps de guerre. Dans cette éducation, nullement négligée, mais très dispersée sur trois continents et en plusieurs langues, notre futur pacifiste souligne son curieux refoulement, des années durant, du choc Hiroshima et Nagasaki: déni d'une réalité si horrible qu'elle dépasse l'entendement. Ce témoignage n'est pas une exception! Notre historien des idées se rattrapera ensuite, pour ainsi dire, en animant, avec l'un de ses assistants (le signataire de cette recension), un séminaire sur «les fonctions idéologiques du catastrophisme», intitulé ensuite «Catastrophisme et écologie politique», bien avant que l'écologie devienne la préoccupation planétaire que l'on sait.

Dans les limites d'un simple compte-rendu, il est évidemment impossible de souligner toute la richesse psychologique, historiographique et philosophique que recèle cet ouvrage dont le dernier chapitre, qui rappelle les événements du

11 septembre 2001, s'intitule «Par delà la catastrophe». Peut-être est-ce l'esquisse d'un autre grand livre, plus proche de la prospective que de la rétrospective? *Last but not least*, ce remarquable volume de souvenirs contient quatre annexes (p. 333–401) qui sont chacune le résumé d'un livre en soi, notamment à propos d'Hippolyte Colins (le socialiste utopiste qu'Ivo Rens a tiré des oubliettes de l'histoire) et l'argument ontologique (pour prouver rationnellement l'existence de Dieu), et enfin, de «la fin du pétrole bon marché» et de la décroissance (au sens du grand Georgescu-Roegen).
Jacques Grinevald, Genève

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Karl-Heinz Spieß (Hg.): **Die Familie in der Gesellschaft des Mittelalters** (Vorträge und Forschungen, Band 71). Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2009. 392 S., 36 teilweise farbige Abb.

Der vorliegende Band geht auf eine Tagung des Konstanzer Arbeitskreises im Frühling 2005 zurück. Nachdem die Rolle der Familie in der heutigen Gesellschaft immer wieder hinterfragt wird, war eine Beschäftigung mit der mittelalterlichen Familie angebracht. Der erst seit dem 18. Jahrhundert im heutigen Sinn verwandte Begriff «Familie» hat für die vom Herausgeber für die Referate angeregte zentrale Stellung der «Kernfamilie» keinen gleichartigen Begriff im Mittelalter. Diese «Kernfamilie» gab es natürlich bereits in diesem Zeitraum, doch war sie in grössere Zusammenhänge eingebettet, wie Gesinde, Hofgesellschaft oder Verwandtschaftsverbände. Auch wenn heutige Vorstellungen nicht ohne weiteres auf das Mittelalter übertragen werden können, wird das emotionale Beziehungssystem zwischen Familienangehörigen als eine Konstante betrachtet, die sich von den Bindungen an das Gesinde, Hofleute und entfernte Verwandte unterschieden hat. Der Begriff «Kernfamilie» wird dabei vielfach kritisch betrachtet. Der Band umfasst nach der Einführung zehn Beiträge, die in einen zusammenfassenden Beitrag münden. Der Aufsatz von Matthias Müller behandelt die Hl. Sippe als dynastisches Rollenspiel und geht auf die familiäre Repräsentation in Bildkonzepten am Übergang vom Spätmittelalter zur frühen Neuzeit beim Memorial- und Stifterbild ein. Die dem Beitrag beigefügten 26 Abbildungen unterstreichen die Ausführungen eindrucklich. Christian Kiening geht auf Familienromane und Heilsgeschichte ein, wobei auch hier die Haushaltsfamilie als moralische Institution mit einem starken Patriarchen an der Spitze erscheint. Cordula Nolte wendet sich der Familie im Adel zu und untersucht Haushaltsstrukturen und Wohnverhältnisse im Spätmittelalter. Gerhard Fouquet stellt stadttadelige Verwandtschaftsfamilien in deutschen Städten im Spätmittelalter vor, wobei er die sehr differenzierten Beziehungen, die das einzelne Verhältnis in der Allgemeinheit prägten, gut herausstellt. Werner Rösener behandelt die bäuerliche Familie des Spätmittelalters. Dabei stellt er den Zusammenhang der allgemeinen Entwicklung der Agrarwirtschaft in den Zusammenhang mit den bäuerlichen Familien- und Haushaltsstrukturen. Michael Mitterauer wendet sich der geistlichen Verwandtschaft im Kontext mittelalterlicher Verwandtschaftssysteme zu, wobei er deren Bedeutung aufzeigt. Klaus van Eickels stellt die «fraternitas» in den Mittelpunkt. Eva Schlotheuber behandelt Familienpolitik und geistliche Aufgaben anhand der Klosterfrauen und zeigt, wie die Konvente im klösterlichen Leben an die Stelle der Familie traten. Christian Lübke geht auf die Familie als Baustein für die Herrschaftsprogramme der Rjuri-